

pleine de précieux détails, notait celui-ci : « Tout le monde sait la grande humiliation que lui attira une femme superbe et orgueilleuse sur la fin d'un mission, parce qu'il lui avait refusé une croix qu'on mettait sur le bras, pour quelque opiniâtreté invincible de cette entêtée. Elle employa le crédit des puissances ecclésiastiques pour se venger de ce prétendu affront, et à la fin d'un discours public de notre zélé missionnaire, on lui en fit une correction publique dans l'église, lui encore en chaire ».

Pourquoi Grandet dans son récit ne rapporte-t-il pas cette précision et se contente-t-il d'incriminer un curé de Poitiers associé à M. Grignon dans le travail des missions et contraire à ses sentiments, lequel, au lieu d'avertir celui-ci des boudins et des saucisses que des libertins avaient pendus à la tête du mannequin de la mondaine figurant le diable, alla trouver un des Grands Vicaires (M. de Villeroi) et lui fit la description que l'on sait ? L'historien, informations prises, n'aurait-il vu dans le détail donné par Dubois et si peu flatteur pour le curé dénonciateur et pour le Grand Vicaire qu'un raconter ?

Typique est le cas de M. de Villeroi. Il nous dit combien on doit se méfier du jour sous lequel la plupart des informateurs du premier biographe de Montfort, grands admirateurs du missionnaire pendant sa vie et plus encore après sa mort en odeur de sainteté, nous montrent les gens d'Eglise qui le persécutèrent. Sans nommer M. de Villeroi dans sa lettre au Doyen de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le P. de la Tour (2) le met sans doute au nombre des supérieurs ecclésiastiques qui, sous prétexte que la prudence surnaturelle et le zèle ardent de M. Grignon lui faisait faire des choses qui selon la prudence ordinaire, passent pour des actions imprudentes et ridicules, le condamnaient, le maltraitaient, l'arrêtaient, l'interdisaient. Pour lui et pour les autres attestateurs des vertus du missionnaire, il fallait être aveuglés par le préjugé et manquer complètement d'esprit surnaturel pour ne pas croire à sa sainteté tellement elle était évidente.

(3) Grandet, p. 456.

CHAPITRE VIII

IL S'AGREGE A LA TROUPE DE M. LEUDUGER, SUCCESSEUR DU P. MAUNOIR. COMMENT IL EN FUT EXCLU, ET POURQUOI IL JUGEA BON DE QUITTER LE DIOCESE DE SAINT-MALO.

Revenu de Rome avec le titre de Missionnaire Apostolique et la désignation par le Souverain Pontife de son champ d'action, M. Grignon avait pris de Poitiers la route du Mont Saint-Michel pour mettre sous la protection du grand Archange sa campagne d'évangélisation. S'étant de là transporté à Rennes, il y retrouva, à ses visites à l'hôpital, le vieil aumônier qu'il avait connu au temps qu'il était étudiant au collège des jésuites, M. Bellier. « J'engageai M. Grignon, revenu de Rome dans notre ville, écrira plus tard cet homme de Dieu, d'aller dans l'évêché de Saint-Brieuc avec un des premiers et des meilleurs missionnaires du royaume, nommé Leuduger, mon bon ami ou plutôt mon maître, afin de travailler sous la conduite d'un directeur aussi expérimenté, autant approuvé de tout le monde que le bon M. Grignon a été persécuté pour être extraordinaire » (*).

M. Leuduger, chanoine scolastique de Saint-Brieuc, successeur du P. Maunoir et héritier de ses méthodes, notre saint avait souvent pensé à lui comme à l'homme de France probablement le plus entendu dans la conduite des missions paroissiales. Mais son intention était bien que si, un jour, il se mettait à son école, ce serait uniquement pour profiter de son expérience et non pas, comme l'espérait le bon aumônier, pour s'instruire dans l'art, auquel il s'était montré si réfractaire à Saint-Sulpice, d'être approuvé de tout le monde. Est-il possible, soit dit en passant,

(*) Lettre à M. Rigault, ancien curé de Saint-Michel-de-la-Palude, 3 septembre 1719).

que trois ans après la mort du grand missionnaire, dont la puissance apostolique hors de pair avait été incontestablement due à ce qu'il y avait d'extraordinaire en lui, un saint prêtre comme M. Bellier n'en ait pas été frappé et que, loin de voir un don de Dieu en ce qui caractérisait si fort M. Grignon, il ait continué à le déplorer comme une disgrâce de la nature ? Il aurait fallu prévoir qu'associé à M. Leuduger, l'homme ne trancherait pas seulement sur ses compagnons, mais les surpasserait à tel point qu'il leur porterait fatalement ombrage et qu'une rupture pénible arriverait un jour ou l'autre. Il n'est pas impossible que le saint ait pressenti la chose et qu'il ait balancé à prendre parti. Nous le voyons en effet s'attarder jusqu'à la fin de l'année et même au-delà à Rennes et dans le diocèse de Saint-Malo, prêchant retraites et missions avec un zèle et un don de gagner les âmes qui le faisaient demander partout.

Enfin, le voilà avec M. Leuduger. Celui-ci dirige une mission à la Chêze, près de Loudéac, avec toute une équipe d'auxiliaires, au nombre desquels donc M. Grignon. Chacun pensait sans doute que le nouveau venu, qui était aussi un des plus jeunes de la troupe, sinon le plus jeune, se tiendrait modestement à sa place, la dernière. De fait, on lui laisse le ministère des catéchismes et le soin des pauvres. Mais voici ! Trois siècles auparavant, l'illustre dominicain saint Vincent Ferrier était passé à la Chêze. Prêchant un jour devant un peuple immense, dans une vaste lande appelée depuis lande de la Ferrière, près d'une chapelle qui menaçait ruine, Notre-Dame de Pitié, il commença par se désoler sur le triste état d'un sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, puis, soudain, éclairé d'en-haut, il prédit qu'on en verrait un jour la restauration, que même cette œuvre était réservée « à un homme que le Tout-Puissant ferait naître dans les temps reculés, homme qui viendrait en inconnu, homme qui serait beaucoup contrarié et bafoué, homme cependant qui, avec le secours de la grâce, viendrait à bout de cette sainte entreprise ». M. Grignon n'eut pas eu plus tôt connaissance de cette prophétie qu'il se reconnut à ces traits. « C'est moi, dit-il, devant la paroisse assemblée, qui, malgré ma misère, tenterai l'œuvre annoncée par saint Vincent Ferrier. Je n'ai aucune ressource assurée, mais Dieu m'aidera ». Et sans plus attendre, il embauche toute une équipe d'ouvriers. Les travaux furent poussés avec tant d'ardeur qu'à la fin de la mission de Plumieux qui suivit celle de la Chêze, la chapelle était achevée, une des plus belles

chapelles de l'évêché de Saint-Malo, la jugera, cinquante ans après, le P. Besnard. Achevée aussi la décoration intérieure : autel à la romaine surmonté d'une croix rayonnante, balustrade ornée de huit statues de grandeur naturelle, représentant les témoins de la Passion. Le tout aussi était payé, main-d'œuvre et matériaux. Le peuple criait au miracle ; M. Grignon ou le Père de Montfort, comme les gens disaient de préférence, était bien l'homme annoncé par saint Vincent Ferrier. Pour remercier Dieu, il fit faire, neuf jours de suite, des feux de joie en l'honneur de la Sainte Vierge. Enfin, il voulut que pour clôturer la mission de Plumieux, la statue de Notre-Dame de Pitié, une belle statue en bois doré, fût portée triomphalement à sa chapelle en une procession grandiose qui passerait par Plumieux, mais partirait de la Trinité. Malgré la foule innombrable, plus de vingt paroisses ayant été convoquées, les rangs furent si bien gardés, la marche si bien réglée au chant des cantiques et au rythme des *avé* du Rosaire « qu'il semblait, relate un témoin, que les anges étaient descendus du ciel pour mettre un tel ordre ». Ses confrères avaient leur rôle dans cette magnifique démonstration. Mais lequel ? Si secondaire qu'on ne l'a pas retenu.

Enfin, il établit des œuvres de persévérance : société des Vierges, confrérie des Amis de la Croix, confrérie du Saint Rosaire. Il demanda même que des personnes pieuses vinsent chaque jour, matin, midi et soir, réciter un chapelet aux pieds de la statue de Notre-Dame, coutume qu'un demi-siècle plus tard, le P. Besnard trouvera toujours vivante.

Il reviendra à la Chêze, pour l'Ascension et la Pentecôte. Une foire s'y tenant de temps immémorial le jour de l'Ascension. Il obtint, non sans peine, qu'elle fut reportée au lundi suivant. Cependant, à l'Ascension, une bête fut amenée, qui trouva acheteur. Mal en prit aux deux récalcitrants. Le vendeur perdit le jour même le prix de l'animal ; l'acheteur vit peu après périr dans son étable la bête et plusieurs autres avec elle. Lui-même tomba perclus de tous ses membres. Un autre qui avait mal parlé du missionnaire, au sujet de cette foire, subit le même sort. Un prêtre qui l'avait insulté fut atteint au pied d'une douleur aussi violente que mystérieuse qui résista à tous les traitements. Les trois coupables étant venus faire réparation à la Sainte Vierge et à son serviteur furent guéris à l'instant.

Ce fut sans doute à l'époque de ces fêtes, et non au cours de la mission, qu'il édifia, lui encore, en l'honneur de Saint-Michel,

une chapelle, non loin de celle de la Sainte Vierge, à l'endroit où, selon une tradition recueillie par Quérard, le démon se serait montré pour le narguer.

Devant relater au Chapitre des *Charismes de l'apôtre populaire* le commencement de la lettre que François Jagu, recteur de la Chêze, écrira en 1774 à l'évêque de Saint-Brieuc, nous n'en citerons que les dernières lignes : « Je ne finirais pas, Monseigneur, s'il me fallait écrire toutes les merveilles que des gens dignes de foi racontent du sieur Montfort... Son lit était une pierre et trois fagots. Ses chemises teintes de son sang faisaient voir qu'il n'épargnait pas la discipline. Une seule pomme lui servait de nourriture tout un jour et dans les plus grands travaux, toujours gai dans les adversités, il ne paraissait jamais plus content que lorsqu'il était accablé d'injures. Il était religieusement soumis aux ordres de ses supérieurs, sans quoi il serait encore à la Croix (Notre Dame de Pitié) où il voulait mourir et où il avait désigné le lieu de sa sépulture. Tout ce que dessus, Monseigneur, est véritable et attesté par des gens dignes de toute croyance ».

Ouvrons maintenant le « Bouquet de la mission », sorte de guide du missionnaire, complété par M. Leuduger. Qu'y lisons-nous de sa plume sur la mission de la Chêze ?

« Dans la paroisse de la Chêze, diocèse de Saint-Brieuc, où j'écris ceci, pendant la mission, le 22 octobre 1712, on commença la procession (de la Confrérie de la Croix) par l'hymne *Vexilla Regis*, qu'on chante en allant à la célèbre et dévote chapelle de Notre-Dame de la Croix, où l'on voit sur le grand autel fait à la romaine, un calvaire où il y a trois croix, la Sainte Vierge au pied de celle du milieu tenant Notre-Seigneur mort entre ses bras, et sur les balustrades qui environnent tout l'autel, les images des saints qui étaient à la Passion. Les confrères, étant rangés à l'entour du dit balustre, achèvent l'hymne, se prosternent par trois fois, tandis que les chœurs entonnent : *O crux, ave, spes unica*. Incontinent après, les confrères disent, à deux chœurs, tous ensemble, le troisième chapelet. Car, il est bon d'informer le public que, depuis la dernière mission qui se fit en 1707 (celle où se trouvait notre saint), on dit tous les jours trois chapelets en chœur : le premier après la première messe, le deuxième un peu avant midi et le troisième le soir... La procession va au Saint-Sépulchre qui est dans la chapelle de Saint-

Michel, assez proche de Notre Dame de la Croix, dans un ancien cimetière ». (Bouquet de la Mission, au chapitre Confrérie de la Croix).

Comme on le voit, rien ne marqua particulièrement la mission de la Chêze et ne parut digne d'être consigné pour servir d'enseignement aux missionnaires de M. Leuduger qui ne fût l'œuvre de M. Grignon.

Après une série de retraites données aux Dames chez les Filles de la Croix de Saint-Brieuc, nous retrouvons notre saint en compagnie de M. Leuduger et de sa troupe à Montfort-la-Cane, son pays natal. Si l'on ne possédait un acte de baptême en date du 25 juillet 1707, portant la signature de M. Leuduger, avec cette mention « chef de mission de Montfort », on se persuaderait facilement que c'était notre saint qui exerçait cette fonction. C'est lui en effet qui prend l'initiative d'établir un calvaire monumental. Déjà les notables ayant approuvé l'entreprise et un nombre considérable de terrassiers bénévoles s'étant mis à l'œuvre, les travaux étaient fort avancés quand vint une défense du duc de la Trémoille, seigneur de Montfort. « On ne veut pas que ce lieu soit sanctifié, dit l'homme de Dieu, un jour il deviendra pourtant un lieu de prière ». Au siècle suivant, s'y bâtissait l'église paroissiale actuelle... C'est lui encore qui un midi que « plus de soixante pauvres, raconte Besnard (Livre III), l'attendaient dans la cour du prieuré, sans qu'il eût rien à leur donner dit au frère cuisinier qui préparait le dîner des missionnaires d'apporter tout ce qu'il pouvait avoir dans sa cuisine ; il le distribua à tout ce monde, disant que Dieu pourvoirait aux besoins de ses ouvriers. Il ne se trompa pas et leur table fut servie en abondance ».

Même remarque à propos de la mission de Moncontour, qui suivit de près celle de Montfort. Il ne s'y trouve pas seul. M. Leuduger, qui y avait même été curé, est là avec ses missionnaires. C'est cependant lui, Grignon, qui, par un coup d'audace, dont nous aurons occasion de reparler, met fin au scandale d'une danse qui avait lieu sur la place de l'église, le jour d'une fête locale.

Sans doute, il avait le titre de missionnaire apostolique. Mais il ne l'aurait pas eu que c'eût été tout comme. Cela ne pouvait durer. Un jour, comme il venait de prêcher sur les secours que

nous devons aux morts, voyant l'assistance fort émue, il en profita pour faire une quête, destinée, annonça-t-il, à la célébration de messes en leur faveur. C'était une règle parmi les missionnaires de ne jamais rien demander et de se contenter de ce qu'on leur envoyait pour leur nourriture. Ils firent grief à leur confrère d'une action dont le caractère désintéressé ne risquait pourtant pas de les compromettre. Evidemment, ce n'était là qu'un prétexte pour se débarrasser d'une personnalité auprès de laquelle ils ne paraissaient les uns et les autres que de petits garçons. M. Leuduger dut céder et congédia M. de Montfort. La preuve qu'il eut la main forcée, c'est que plusieurs années après, se sentant vieilli, il l'appellera pour lui succéder. Ce sera trop tard, le missionnaire ayant son champ d'apostolat et pensant à fonder lui-même une congrégation.

Libre, l'apôtre qui avait rêvé de finir ses jours dans la solitude de Notre-Dame de Pitié, se retira sur les hauteurs qui dominent Montfort, dans l'ermitage de Saint-Lazare, restes fort délabrés d'un ancien lazaret dont la chapelle, un modeste oratoire dédié à saint Roch, tenait encore debout. Il n'y fut pas longtemps seul. Apprenant qu'il était là, le peuple accourut. Prédications, cantiques, chapelet, audition de confessions, ce fut une mission perpétuelle. Que le clergé paroissial de Montfort et des localités voisines en ait pris ombrage, c'est l'explication qui nous semble la plus plausible de ce qui arriva. Nous reviendrons sur ce chapitre. Toujours est-il qu'à l'automne de cette année 1707, Mgr. Desmaretz, évêque de Saint-Malo, passant par Montfort, manda notre ermite. Il lui interdit tout ministère dans le diocèse. Par bonheur, le curé d'une importante paroisse, qui était justement en quête de M. de Montfort pour une mission, s'étant présenté à l'évêque quelques instants après, fit sur-le-champ lever l'interdit. Le saint reprit donc ses courses apostoliques, mais comme il revenait, dans les intervalles de ses travaux, respirer l'air de son cher ermitage, dès son retour connu l'affluence recommençait de plus belle. Sur ce, au printemps de 1708, l'évêque, étant de nouveau venu à Montfort pour sa visite canonique, lui fit défense de prêcher hors des églises paroissiales. N'ayant plus ses coudées franches, le missionnaire consentit à donner encore une retraite aux jeunes filles de la paroisse Saint-Jean de Montfort ; mais les exercices terminés, il dit adieu au diocèse de Saint-Malo et se dirigea sur Nantes.

CHAPITRE IX

COMMENT, DES SES PREMIERS TRAVAUX DANS LE DIOCESE DE NANTES, M. GRIGNION NE FUT PAS TOUJOURS POUR Mgr de BEAUVAU un OUVRIER DE TOUT REPOS.

Chassé de Poitiers par Mgr. de la Poype, congédié par M. Leuduger, à demi interdit dans son diocèse d'origine par Mgr. Desmaretz, ce n'est pas avec de pareilles recommandations que M. Grignon pouvait espérer d'être accueilli avec faveur par l'évêque de Nantes. Le diocèse n'était point pauvre d'ouvriers évangéliques. Capucins, lazaristes, jésuites, dominicains, suffisaient largement au ministère des missions paroissiales. Nantes n'avait aucunement besoin du rebut des autres diocèses. En outre, les querelles doctrinales qui troublaient les esprits donnaient déjà assez de soucis à Mgr. de Beauvau pour qu'il fût en humeur de recueillir un homme qui ne manquait nulle part de créer des ennuis à ses supérieurs. Sans M. Barrin, le Grand Vicaire, dont nous avons parlé, notre saint eût risqué fort d'être consigné à la porte du diocèse.

Le voilà reçu. M. Barrin l'adjoint à la troupe du P. Joubard, fameux missionnaire jésuite, « second Maunoir », pour donner une mission à Saint-Similien, faubourg de Nantes. Il ne tarde pas à se signaler. Il s'en prend avec une telle vigueur au libertinage que des écoliers (des étudiants en droit) mêlés à de vulgaires scélérats, l'attendent au coin d'une rue et se jettent sur lui. Ils l'auraient assommé sans le peuple qui accourut, les mettant en fuite et les poursuivant, les uns à coups de pierre, les autres avec des bâtons. « Mes chers enfants, cria-t-il, ne leur faites point de mal, laissez-les en paix ; ils sont plus à plaindre que vous et moi ». Autre pareille aventure quelques mois après à Saint-Fiacre, paroisse située à trois lieues de Nantes. Lors de sa